

Télérama

TELERAMA – MERCREDI 4 JUIN 1997

Oublions le titre, une fausse piste pour ce premier film brutal et dérangeant. Freddy n'est pas christique pour un sou. De lui-même, il dissipe tout malentendu : à sa mère qui le sermonne et invoque la mémoire de feu son père (« s'il te regarde, de là-haut ? »), le gaillard marmonne : « Arrête, c'est des conneries tout ça ! » Quitte à trouver une ressemblance biblique, Freddy tiendrait plutôt de Saint Thomas. Il ne croit que ce qu'il voit, au risque de se fourvoyer. Sa copine, Marie, fait un bout de chemin avec Kader ? Forcément, il y anguille sous roche. L'impalpable, connaît pas. L'indicible, oui, sur le bout des doigts. La nuque raide, le menton rentré, le regard égaré, Freddy ressemble à un taureau. Incapable de dire sa douleur, il donne des coups de pieds dans les murs. Il ne fait pas l'amour, il copule. Et quand son angoisse devient trop insoutenable, sa bouche écume; c'est la crise d'épilepsie.

L'arène où il tourne en rond s'appelle Bailleul. Une petite ville du Nord, où Bruno Dumont, le réalisateur, a passé son enfance, et dont les interprètes sont issus. Apparemment, une municipalité sans histoire, avec son café, sa fanfare, son Intermarché. En réalité, un lieu à part, fait de briques et de branques, et régi par un drôle de temps. Le temps qu'il fait, d'abord. Sans crier gare, un sale cagnard cloue les ch'timis au mur et transforme les rues en décor de Western. Le temps qui passe, ensuite. Chaque minute dure une éternité. En plans courts et denses comme des soupirs en musique, Bruno Dumont parvient à capter l'interminable. Jamais il ne se laisse contaminer par l'ennui qui écrase la ville. Avec une précision de médecin-réanimateur, il nourrit son image de l'énergie que les enfants de Bailleul déploient pour meubler l'attente. Cela donne des séquences d'une beauté poignante, composée comme des tableaux de Magritte, avec ce mélange de réalisme livide et d'onirisme puissant. Freddy et ses copains, nichés dans une carcasse de voiture, au milieu d'une cour de ferme. Freddy et Marie, blottis dans la nacelle d'un téléphérique surplombant les champs à perte de vue. Marie et Kader, enlacés dans les ruines d'un parc, sous un ciel bleu cobalt.

Bailleul est une cité cruelle où l'anonymat n'existe pas. Impossible de se fondre dans cet environnement aux aguets. La cloche d'une église, le vrombissement d'une mobylette, l'aboiement d'un chien, le crissement d'un blouson de cuir : sans cesse, le silence de plomb reçoit de violents coups de griffes. Timide, complexé, Freddy n'a qu'un rêve, quitter ce « trou » et aller vivre à Lille, pour se noyer dans la masse. Car ici, très vite, n'importe quel être humain devient une bête curieuse. D'où ces gros plans impitoyables sur ces visages d'adolescents, qui ne pardonnent ni à l'acné, ni aux oreilles décollées, ni aux dents cariées. Bruno Dumont ne dévisage pas ces gamins d'un œil sensationnaliste. S'il les scrute avec insistance, c'est pour monter à quel point eux-mêmes se sentent toujours « matés ».

On ne peut pas éternellement vivre comme un animal traqué. Pour échapper à ce triste sort, Freddy va devenir, presque par hasard, chasseur. Lui qui n'arrive pas à s'intégrer dans cette nature hostile, il se venge en empêchant l'intégration des autres, et bascule, avec ses copains de galère, dans la plus bête, la plus inexcusable, la plus abjecte violence raciste.

Par petites touches, le film a révélé les souffrances secrètes de ce tortionnaire suicidaire à l'apparence si douce. L'indéfectible lien qui s'est tissé entre lui et nous ne rend pas sa dérive

acceptable pour autant. Mais, en sourdine, le constat lucide de Jean Renoir dans *La règle du jeu* revient à nos mémoires : « *Sur cette Terre, il, y a une chose effroyable, c'est que tout le monde a ses raisons.* »

MARINE LANDROT